

Il y a quelque temps, à la lumière des débats sur le rôle joué par la réalité et le fantasme dans le traumatisme, débats qui aux Etats-Unis finissent devant les tribunaux et occasionnent des citations à parents et enseignants soupçonnés de “*abuses* “ (agressions) commises des années auparavant, il m'a semblé opportun de reprendre l'enseignement freudien sur le traumatisme. Il est intéressant que la question du traumatisme refasse la une du discours social américain en des termes aussi proches que ceux prononcés par l'hystérique, dont l'écoute, il y a un siècle, jetait les bases de la psychanalyse. Freud se demanderait de quel refoulé ce symptôme constitue le retour. Nous pourrions également nous demander à quelle fondation il fait appel. Le rôle joué par la réalité et le fantasme dans le traumatisme est au cœur de la naissance, de l'histoire et de l'articulation de la psychanalyse. Toutefois, la confusion qui règne autour de la notion de traumatisme au sein des cercles analytiques orthodoxes et l'éclectisme théorique qui en dérive, sont à la base d'un malentendu qui, effectivement, remet en question la spécificité même de la psychanalyse et toute son histoire. D'ailleurs, il est vrai que l'existence de la "réalité matérielle" de la psychanalyse ne garantit nullement l'existence du véritable discours analytique.

Je reprendrai donc ici des thèmes exposés précédemment en m'étendant sur certains aspects¹. Selon Freud, la notion de traumatisme entretient un rapport structurel avec la prématuration du petit d'homme, avec la nature de la libido, avec le développement en deux temps de la sexualité humaine, avec la différence sexuelle, avec l'assomption de l'interdit œdipien, avec le refoulement primaire comme mécanisme constitutif de la structure psychique. "Aucun être humain n'échappe aux expériences traumatiques; aucun n'évite les refoulements auxquels elles donnent lieu", écrit Freud en 1938². Dire que tous les patients ont vécu des histoires de traumatismes ne signifie pas minimiser le rôle exercé par la violence de certains événements traumatiques, tels que les agressions physiques ou sexuelles ou les traumatismes médicaux, et encore moins vouloir nier la spécificité des conséquences de ces événements singuliers. Mais il ne faut pas oublier que du point de vue clinique, ces événements appartiennent à la catégorie de traumatismes décrite par Freud. Il est donc important de revenir à l'enseignement freudien; il est utile que l'analyste ramène sa propre observation à l'intérieur d'une conception plus générale du rôle joué par le traumatisme dans le transfert.

Le temps de l'analyse est celui de la production du traumatisme. C'est le moment de la construction du mythe individuel, dont l'inscription traverse les générations. La relation qui existe entre le traumatisme et le transfert est structurelle.

¹ Une première version abrégée de ce texte a été publiée dans la revue *Che Vuoi? Revue de Psychanalyse*, n.5, Edition L'Harmattan, Paris 1996

² Freud, *Abriss der Psychoanalyse*, 1938, GW, Fischer Verlag, Vol XVII, p 111

Pour Freud, la notion de traumatisme implique l'élaboration d'un concept particulier de temps psychique. Dans sa première théorie de la séduction, il montre comment le traumatisme implique deux événements séparés dans le temps : le premier prend la forme d'une scène sexuelle, dont le sujet a une expérience passive. Le second prend la forme d'un événement qui, par le biais d'associations, évoque rétroactivement le premier, la scène primitive. Lors de cette seconde scène, le moi est pris par surprise et est incapable de mobiliser les défenses nécessaires contre le montant de libido déchargée. Le refoulement du souvenir s'accompagne de l'apparition du symptôme. Par le biais de la décharge de la libido, le second événement confère rétroactivement une valeur traumatique à la scène primitive. Aux deux actes au cours desquels se constitue le traumatisme s'ajoute un troisième, celui du retour du refoulé, de la répétition; ce qui est inscrit et oblitéré est condamné à faire retour sous diverses formes. C'est précisément le moment de ce retour, de son insistance, qui permet de reconstruire le traumatisme ou la séquence de traumatismes individuels. Le traumatisme se constitue en une scansion temporelle qui a lieu "*Nachträglich*", littéralement après-coup, a posteriori. En traduisant *Nachträglichkeit* par *deferred action*, action différée, la *English Standard Edition* engendre une série de graves malentendus. L'idée "d'action différée" implique la notion de déterminisme psychique, de décalage entre la stimulation et la réponse, ce qui suggère l'idée d'une décharge retardée. La notion freudienne de *Nachträglichkeit* va dans la direction opposée. Elle n'indique pas un décalage, un délai entre l'action et la réaction, mais au contraire un événement qui, dans l'acte de sa propre énonciation, réinvestit une inscription passée et acquiert le statut de révélation. Ce qui se passe 'après' transforme ce qui l'a précédé en une occasion - et ici il faut donner au mot occasion son sens étymologique de *chance* et de *chute*. L'expression *deferred Action* fausse la compréhension d'un aspect fondamental du mécanisme psychique impliqué dans la constitution du traumatisme, mécanisme logique et non linéaire, structurel et non évolutif.

Avec l'abandon de la théorie de la séduction, Freud maintient la notion de traumatisme et sa scansion temporelle au cœur de la psychogenèse de la névrose. Le rôle joué par le fantasme dans la réalité psychique s'étend avec la découverte de la sexualité infantile. Loin d'être un démenti de la valeur pathogène inhérente à certains épisodes réellement vécus durant l'enfance, ce changement représente plutôt la reconnaissance du rôle joué par les fantasmes dans la sexualité.

Fantasmes et sexualité entretiennent un rapport structurel. D'ailleurs c'est ce rapport qui permet l'articulation même de l'appareil psychique selon le modèle proposé dans la *Traumdeutung*. Avec la construction freudienne d'une *Befriedigungserlebnis*, d'une expérience originaire de satisfaction, l'actionnement de l'appareil est déclenché par un mouvement - nommé *Wunsch*, désir - qui conduit au réinvestissement hallucinatoire des traces mnésiques de satisfaction, à la production du fantasme. Selon ce modèle, inspiré en droite ligne par la théorie de Fechner sur la relation entre tendance à la stabilité et relation plaisir-déplaisir, l'appareil psychique est conçu comme un appareil réflexif ayant pour fonction de maintenir l'énergie intérieure de l'organisme au niveau le plus bas possible : ce que l'on nomme le principe de plaisir. Le schéma élémentaire stimulation-réponse de l'arc réflexif est troublé par ce que Freud appelle *die Not des Lebens*³, l'urgence vitale, par

³ Freud, *Die Traumdeutung Uber den Traum*, Gesammelte Werke, vol. II-III, S. Fisher Verlag, p 570

l'impossibilité d'avoir une décharge automatique de l'excitation. Le schéma se complique ainsi grâce à la différenciation de diverses instances psychiques, à travers lesquelles l'excitation subit une série de modifications avant, ou afin, de trouver la décharge adéquate. D'où la distinction entre processus primaire et secondaire, d'où l'introduction nécessaire d'un principe de réalité qui instaure un contraste entre "subjectif et objectif" et permette de retrouver dans la réalité un objet correspondant à l'objet représenté.

La *Fiktion* de l'expérience originaire de satisfaction met en scène le moment mythique où surgit le désir, se détachant des mouvements pulsionnels provoqués par le besoin. "Rien", en effet, "si ce n'est le désir n'est en mesure d'actionner notre appareil psychique"⁴. Le besoin, qui trouve sa satisfaction dans l'action spécifique procurant l'objet réel, se distingue ainsi du désir, qui trouve son assouvissement dans la reproduction hallucinatoire des traces de la perception; l'objet réel se distingue de son inscription dans l'appareil comme trace, chiffre de l'objet et en même temps de son absence. Le désir restera de la sorte associé par définition à la réactivation d'un système de traces mnésiques, réglant dorénavant la tendance de l'appareil à l'assouvissement et la recherche de cet assouvissement au moyen d'un objet dans la réalité. Le mythe relatif à l'expérience de satisfaction rassemble en un moment unique et originaire l'apparition du désir, la structure du fantasme en tant que combinaison de signes véhiculant l'assouvissement, la structure de la sexualité, des pulsions tendant à un assouvissement irréductible à la satisfaction de besoins physiologiques fondamentaux. L'appareil psychique lui-même se présente comme le deuxième acte d'une expérience mythiquement inaugurale, institué par un manque.

Paradoxalement, les expériences traumatiques se révèlent comme une sorte de nécessité. "L'impression que nous en retirons est que ces événements infantiles sont d'une certaine façon exigés sous l'impératif d'une nécessité, qu'ils font partie des éléments essentiels d'une névrose. S'ils se sont produits dans la réalité, tant mieux; mais si la réalité a refusé de les fournir, on les rassemble à partir de traces allusives et on les complète par le fantasme. Le résultat est le même, et jusqu'à maintenant nous n'avons pas réussi à identifier aucune différence au niveau des conséquences selon que c'est le fantasme ou la réalité qui a joué le rôle le plus important dans ces événements infantiles"⁵. Freud ne remet pas en question la valeur de réalité de certains traumatismes, mais il reconnaît pour d'autres le rôle joué par les fantasmes. En outre, il postule la fonction structurelle jouée par les *Urphantasien*, les fantasmes originaires, dans la constitution du traumatisme. Selon lui, ces fantasmes - scène primaire, fantasme de séduction, fantasme de castration - transmis héréditairement au sein de l'héritage phylogénétique de l'individu, soutiennent et confirment les théories sexuelles infantiles; là où les théories sexuelles s'arrêtent face à l'impensable, les fantasmes proposent une solution et répondent aux énigmes fondamentales touchant aux origines (l'origine de l'individu, de la sexualité, et de la différence sexuelle). Tout comme les mythes, les fantasmes originaires sont des constructions qui exposent a posteriori le contenu d'un moment précédent : ils fournissent une explication à une cause énigmatique qui se dérobe à la symbolisation.

⁴ Freud, *ibidem*, p.572

⁵ Freud, *Vorlesungen zur Einfuhrung in die Psychoanalyse*, (1915-17) GW, Fischer Verlag, vol .XI, p.385

Freud insiste à plusieurs reprises sur l'élément de "réalité" restitué par les *Urphantasien*, d'une réalité qui transcende l'individu pour occuper un point mythique de l'expérience de l'espèce. L'idée que cette réalité dépasse l'individu permet à Freud de relever une particularité propre à la nature de certains fantasmes : le fait que chez eux le "schéma" l'emporte sur l'expérience individuelle⁶. Freud met en lumière la qualité de 'structure' du fantasme. Que le fantasme révèle une qualité transcendante à sa façon est d'autant plus intéressant dans l'économie d'un appareil dont l'articulation s'organise entièrement sur une notion d'immanence, sur un principe de causalité psychique qui se déploie suivant le battement logique d'une temporalité *Nachträglich*. Tant le principe de plaisir que l'avènement de la pulsion comme moteur de l'appareil éliminent tout recours à la notion d'un a priori, à des normes ou des formes préconstituées. Par contre, le fantasme a un statut bien à lui.

Selon le modèle de la première topique, la sexualité est associée structurellement au fonctionnement de l'appareil, elle possède un caractère et une spontanéité qui lui sont immanentes. Toutefois, son émergence est en même temps forcément liée à ce qui atteint le sujet depuis l'extérieur, à ce qui provient du monde externe. Il ne pourrait en être autrement, vu que la prématuration originnaire de l'enfant le rend dépendant des soins externes, d'une relation avec l'Autre, laquelle, en inaugurant la disjonction entre le besoin et le désir, dessine la carte des pulsions polymorphes, de la sexualité infantile.

Dans sa première théorie de la séduction, avec la notion de traumatisme comme suite de la sujétion à la sexualité adulte, Freud fait remarquer que la sexualité se rencontre d'abord dans le champ de l'Autre. La séduction provoque une incursion du réel en provenance du monde extérieur; l'enregistrement de cet événement traumatique ne peut être assimilé au sein du réseau des représentations de l'appareil psychique, puisque sa présence provoque une augmentation de la tension qui ne peut trouver de décharge adéquate. Du point de vue du principe de plaisir, le principe de "la tension minimale à maintenir pour que la vie subsiste"⁷, le souvenir traumatique est inadmissible; il fonctionne comme un "corps étranger... qui menace le système dans son ensemble"⁸. Par le refoulement, l'appareil psychique isole et exclut le souvenir inadmissible; cependant, en le refoulant, il le dote d'une vie permanente dans l'inconscient. Ce qui était jadis venu de l'extérieur, du monde extérieur écrasant, est maintenant enfermé de façon durable au sein de l'individu. Les mécanismes de défense engendrés par sa présence maintiennent désormais, selon Freud, "Un état dans l'état"⁹. Le refoulé est condamné à faire retour. La compulsion est

⁶ "Das Schema über das individuelle Erleben siegt", Freud S., *Aus der Geschichte Einer Infantilen Neurose*, (1914), G.W., Fischer Verlag, vol. XII, p. 155

⁷ Lacan, Jacques Le Séminaire livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, 14 Janvier 1970; in Ed Du Seuil, Paris 1991, p51

⁸ Braunstein, Nestor, *La jouissance. Un concept Lacanien*, Ed. Point Hors Ligne, 1992, p18.

⁹ Freud, *Der Mann Moses und die monotheistische Religion*, 1934-37, GW, Vol XVI, Fischer Verlag, p 181

partie intégrante du traumatisme.

Selon le modèle de l'appareil psychique décrit par Freud dans la lettre à Fliess du 6 décembre 1896, constitué de registres successifs, le premier registre (défini par les *Warnehmungen*, impressions ou perceptions neuronales) correspond à l'expérience pure, à la rencontre avec le réel. Vient ensuite l'inscription des traces de la perception (*Warnehmungenszeichen*), la constitution d'un premier chiffrage successif au refoulement originaire qui a frappé le réel; elle est un deuxième acte, l'effet de la création du *nihilo*, du vide qui permet à une première empreinte d'être enregistrée.

Lacan souligne la nécessité de Freud de séparer perception et conscience avec un temps particulier, celui où les *Warnehmungenszeichen* s'articulent dans la simultanéité, en raison cependant de la diachronie orientée par la structure de l'appareil; il remarque aussi que le terme de *Warnehmungenszeichen* est ce que Freud a pu trouver "de plus proche du signifiant à la date où Saussure ne l'avait pas encore remis au jour"¹⁰.

Le registre de l'*Unbewusste* est celui de déchiffrement : " Or ce qu'articule Freud comme processus primaire dans l'inconscient ... ce n'est pas quelque chose qui se chiffre mais qui se déchiffre. Je dis : la jouissance elle-même", souligne Lacan¹¹. Le travail de l'inconscient structuré comme un langage, de ce réseau de relations métaphoriques et métonymiques qui caractérisent la nature des associations psychiques, est un travail de déchiffrement. Et dans ses élaborations - rêve, lapsus, mot d'esprit ou symptôme - l'inconscient procède "par interprétations"¹².

A partir de ses *Trois essais sur les théories sexuelles infantiles*, Freud ne cesse d'insister sur le rôle joué par le début en deux temps de la sexualité humaine, sur la fonction de la période de latence sexuelle qui, par l'oubli, par le refoulement, permet au marquage des impressions infantiles de se solidifier. Dans cette optique, la latence même cadence un deuxième temps qui consolide l'antériorité de l'événement traumatique et de son premier déchiffrement dans les manifestations symptomatiques de la névrose infantile. La sexualité de l'adolescence, et la sexualité adulte en général, auront donc toujours le caractère d'un après-coup; le développement physiologique s'accompagnera du battement logique d'un retour successif à la formation de la série de traumatismes individuels.

L'avènement de la sexualité apparaît comme traumatique. Le traumatisme inscrit la jouissance dans le corps et la condamne comme intolérable. Son empreinte refoulée constitue une cristallisation soumise aux lois du processus primaire, capable d'attirer d'autres représentations intolérables. Si l'on veut répondre à la notion de *dissociation* employée couramment aux États-Unis pour décrire la dynamique du mécanisme de défense à l'œuvre dans le traumatisme, il est utile

¹⁰ J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *Litoterrre*, Leçon VII, 12 mai 1971.

¹¹

Lacan Jacques, *Television*, Editions du Seuil, Paris 1974, p 35

¹² Lacan Jacques, Le séminaire Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Edition Du Seuil, Paris 1973, p.118.

de réexaminer certains aspects de la notion freudienne de refoulement. De fait, la notion de *dissociation* n'ajoute rien de nouveau à la compréhension du mécanisme de défense s'exerçant dans les expériences traumatiques. Déjà dans ses *Etudes sur l'hystérie*, Freud indique que le refoulement agit en isolant dans la psyché un groupe idéatif spécifique qui fonctionne comme un corps psychique détaché. La "scission de la conscience", comme il la définit dans ce contexte, "l'étrange état à la fois du savoir et du non savoir"¹³, caractéristique de la division subjective, est un résultat direct du refoulement. Selon Freud, le refoulement n'agit ni sur la pulsion, ni sur l'affect mais plutôt sur les représentants-représentations psychiques de la pulsion (*Vorstellungsrepräsentanz*), sur ce que nous pourrions définir les traits commémoratifs de l'expérience traumatique. En frappant les représentants-représentations de la pulsion, les tenant-lieu de la représentation, le refoulement fixe une inscription inconsciente, que le processus primaire essaiera de déchiffrer.

Dès la première théorie de la séduction, Freud trace les lignes de ce qui constituera l'élaboration à venir de la relation entre le principe de plaisir et son "au-delà". Par définition, le traumatisme est un événement qui dépasse les limites du principe de plaisir: il entraîne une jouissance qui le déborde. A partir des données cliniques sur la répétition d'expériences douloureuses associées à un accroissement de stimulations, Freud introduit la notion d'un "au-delà" du principe de plaisir, qui fonctionne indépendamment du principe de plaisir et, dans une certaine mesure, sans en tenir compte. Un "au-delà" qui manifeste le caractère le plus intime de la pulsion. L'insistance du signifiant qui cadence le retour des expériences traumatiques emporte la rencontre avec un réel inassimilable, qui ne peut être symbolisé (et qui, selon Freud, a besoin d'être lié et élaboré); elle apporte avec soi la persistance de la jouissance qui lui est liée, vu que c'est la jouissance même qui nécessite la répétition. Mais, comme le fait remarquer Lacan, la répétition ne signifie pas : "ce qu'on a fini, on le recommence", comme dans le cas des fonctions physiologiques telles que la digestion. La répétition est répétition d'un trait qui "commémore une irruption de la jouissance"¹⁴. Ce trait, la forme la plus simple de marque, d'élément d'écriture, est aussi "l'origine du signifiant"¹⁵; et c'est dans la mesure où le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant que la répétition sera répétition visant à la jouissance. Le retour de la jouissance comporte une perte, une entropie. En termes freudiens, il y aura une différence structurelle entre la quantité de plaisir demandé dans la répétition et le plaisir effectivement obtenu, toujours autre et déficitaire par rapport à la jouissance originaire qui a inauguré la répétition. La répétition, qui demande toujours du nouveau, implique la répétition d'une différence.

La répétition, cette contrainte (*Zwang*) qui commande, comme Lacan le souligne, les détours du processus primaire, est partie structurante le sujet effet du signifiant. Si elle commémore une rencontre avec le réel, ce réel inassimilable il faudra le rechercher "derrière la

¹³ Freud, *Studien über Hysterie, 1892-95*, GW, Fischer Verlag, vol I, p232

¹⁴ J.Lacan, *Le séminaire livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Edition du Seuil, p 89

¹⁵ *Ibidem*, p52

manque de la représentation dont il n'y a la qu'un tenant lieu"¹⁶; ca place, qui va du trauma au fantasme, git derrière la répétition.

Jusqu'à la fin de son élaboration théorique, Freud soutient la relation existant entre sexualité et séduction : en s'occupant du corps de l'enfant, la mère, cet Autre originaire, en devient "la première séductrice"¹⁷. La sexualité infantile s'organise autour des frontières, des surfaces du corps et des organes où a lieu un échange privilégié avec l'Autre, la mère ou la personne qui s'occupe de l'enfant. La séduction est inévitable; elle est le moyen à travers lequel le corps se manifeste comme lieu érogène. En même temps, elle est le moyen à travers lequel le désir de l'Autre se manifeste chez le sujet. En ce sens, le rapport à la mère apparaît forcément traumatique. Comme le souligne Lacan, le *trou-matisme* sous-entend la privation de la mère, qui est trouée, manquante, donnant par là même à l'enfant la possibilité de poser la question sur l'objet de son désir. Si la séduction est le moyen à travers lequel le désir de l'Autre se manifeste chez le sujet, ce désir guide le désir de l'enfant. La séduction transforme le corps de l'enfant en objet de jouissance. Ainsi, en élaborant la notion de traumatisme, il est fondamental de tenir compte des effets d'une telle jouissance et de la place occupée par le sujet dans le fantasme du séducteur.

Le traumatisme implique la réalisation du fantasme. Ce n'est pas par hasard que Freud a introduit l'idée des fantasmes originaires comme forces motrices du traumatisme. Comme le fait remarquer Lacan, le fantasme "n'est jamais que l'écran qui dissimule quelque chose de tout à fait premier, de déterminant dans la fonction de la répétition"¹⁸

On ne saurait assez insister sur la découverte essentielle de *On bat un enfant*. A savoir que, dans les substitutions de la grammaire subjective articulées par le fantasme (le père bat un enfant, mon père me bat, un enfant est battu), le temps refoulé, celui qui est intraversable, lie la jouissance à l'invocation du traumatisme. C'est précisément parce que le traumatisme met en scène une *transmission* entre le sujet et l'Autre, une transfusion de jouissance qui est aussi une inscription. Le temps refoulé - mon père me bat, il m'aime - désigne la place occupée par le sujet dans le fantasme de l'Autre; il est la preuve de son désir, dont dépend la reconnaissance du sujet.

Le fantasme vient à la place du réel. C'est aussi ce que Freud indique dans la connexion entre sexualité et fantasme, dans la relation entre l'avènement de la jouissance et son déchiffrement.

Déjà dans ses *Etudes sur l'hystérie* Freud met en évidence la fonction-clé du fantasme dans l'apparition du symptôme. On peut revoir, par exemple, la façon dont il aborde les cas de Katarina et de Rosalie, à propos desquelles, dans une note ajoutée en 1924, il révèle que le "séducteur" en question est le père des patientes et non l'oncle, comme il l'avait écrit par discrétion - non sans conséquence pour la compréhension des cas. Rosalie, qui mène des études de

¹⁶J.Lacan, *Le séminaire* Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Edition du Seuil, p.59

¹⁷ Freud, *Abriß der Psychoanalyse*, 1938, GW, Fischer Verlag, vol XVII, p115

¹⁸ Lacan, *Le séminaire* livre XI, op cit, p 58-59

chanteuse, suit un traitement chez Freud pour des symptômes de suffocation et constriction à la gorge qui l'empêchent de se produire en public. Cette "hystérie de rétention", observe Freud, témoigne du refoulement d'un mépris inexprimé pour le comportement brutal de son père envers sa famille. Mais durant le traitement l'apparition d'un nouveau symptôme dévoile les différentes facettes du traumatisme. Rosalie se présente à une séance avec un symptôme d'apparition toute récente : un fourmillement fastidieux aux bouts des doigts, qui l'oblige à décrire des mouvements particuliers et rapides avec les mains. Des associations de natures diverses réveillent des souvenirs d'enfance qui semblent avoir en commun le fait d'avoir subi un tort. Mais, en particulier, une scène de l'adolescence lui revient en mémoire : elle était en train de masser le dos de son père qui souffrait de rhumatismes, quand tout à coup ce dernier se leva du lit, tenta de l'attraper et de la renverser. Elle s'enfuit. Ce n'est qu'après avoir raconté cet épisode en analyse que Rosalie parvient à mentionner l'événement de la veille, celui qui a entraîné le symptôme aux doigts. Elle est hébergée à Vienne par un oncle dont les attentions provoquent les soupçons de la tante. La veille, à la demande de son oncle, elle s'était mise à chanter en s'accompagnant au piano, quand sa tante entra à l'improviste; Rosalie s'était alors levée d'un seul coup, avait claqué le couvercle du piano et jeté la partition.

Dans les *Etudes*, Freud observe que le nouveau symptôme est le résultat du ressentiment violent éprouvé par Rosalie pour avoir été soupçonnée injustement; une observation réductrice à la lumière de l'élaboration freudienne successive sur la nature du symptôme en tant que formation de compromis qui implique, indistinctement, la réalisation du fantasme. La proclamation d'innocence n'est pas sans rapport avec un sentiment de culpabilité. Rosalie est surprise en tant qu'objet des attentions de son oncle; les soupçons de sa tante confirment, plutôt qu'ils ne démentent, la place spéciale occupée par Rosalie dans cette maison. Ce n'est pas par hasard si l'incident du jour précédent ne peut être raconté qu'après le souvenir de l'agression de la part de son père; tout en indiquant combien l'incident est encore chargé d'affect, ce renvoi cadence le réinvestissement traumatique du souvenir, l'invocation du traumatisme. Le fourmillement aux doigts condense dans l'émotion présente la réalisation du fantasme. Ce sont les mêmes doigts qui jouent du piano et massent le dos du père; ils atteignent l'autre, ils offrent quelque chose. Paradoxalement, le traumatisme marque un moment d'intimité extraordinaire. Et dans sa brutalité, l'agression incestueuse confirme l'intérêt particulier, les attentions soudaines d'un père habituellement trop occupé à poursuivre d'autres femmes.

Dans le cas de Katarina, la crise d'angoisse se développe après une "découverte" : elle assiste à un rapport entre son père et Franziska, décrite comme une cousine. Cet événement implique l'actualisation du traumatisme et déclenche une série d'associations qui mènent à une scène de séduction survenue des années auparavant. La "découverte" qui inaugure le symptôme mérite d'être qualifiée de traumatique, observe Freud. Elle agit sous l'effet de son propre contenu et pas seulement sous l'effet du réveil d'expériences traumatiques antérieures. Elle réunit en elle "les caractères d'un moment "auxiliaire" et d'un moment traumatique"¹⁹. Sa valeur psychique souligne la confrontation avec une vérité refoulée. Katarina espionne; le fait d'être témoin active du

¹⁹ Freud, *Studien über Hysterie*, 1892-95, GW, Fischer Verlag, vol. I, p195

secret de son père la ramène à l'époque où elle était l'objet de son désir, où elle occupait la place tenue maintenant par Franziska. Une seconde série d'associations lui rappelle un épisode passé qu'elle "ne pouvait comprendre" où, en fait, elle avait déjà été le témoin de l'intérêt porté par son père à Franziska. Si la scène actuelle la choque, si elle précipite une "compréhension" soudaine, c'est parce que, en s'actualisant, le fantasme la confronte à une place désormais occupée par une autre femme. Simultanément, la scène de la découverte révèle le rôle joué par Katarina dans la trame tissée par son père. Le sentiment de culpabilité qui s'ensuit, évoqué par la vision persécutrice du visage paternel durant ses crises d'angoisse, traduit moins sa responsabilité dans la rupture du mariage que sa complicité dans l'intrigue traumatique.

* * *

On peut s'interroger sur les problèmes posés par le travail clinique avec des personnes soumises à des expériences traumatiques exceptionnelles. Il faut rappeler cependant que, selon Freud, l'expression "traumatique" n'a d'autre sens que "celui d'économique". "Qu'il nous soit permis de supposer que l'expérience vécue acquiert un caractère traumatique en raison d'un facteur quantitatif; en d'autres termes, si l'expérience donne lieu à des réactions pathologiques inhabituelles, il en incombe toujours à une demande excessive; s'il en est ainsi, nous avons presque envie de dire que ce qui agit comme traumatisme dans une situation donnée n'aurait effet dans une autre"²⁰.

La clinique analytique montre que, souvent, la victime d'une agression est convaincue d'avoir occupé une place particulière dans la vie de l'agresseur, ce qui, dans certains cas, permet que soient maintenus des liens avec cet agresseur. La croyance de la victime en son propre caractère "spécial" mérite une attention particulière : elle manifeste la dynamique du rapport à l'Autre, la certitude avec laquelle le sujet se fait l'objet du fantasme de l'adulte. Recevant ce marquage dans sa propre chair, l'enfant sait qu'il occupe une place précise dans le désir de l'Autre. Un désir de l'Autre que l'enfant désire. La violence est à la fois une reconnaissance et une initiation, une trace qui ne cesse de produire de la jouissance. Si un travail de deuil s'impose au cours de l'expérience analytique d'élaboration du traumatisme, c'est précisément parce que le traumatisme a inauguré un mode d'accomplissement de la pulsion qui continue d'être évoquée et satisfaite.

Grâce à Freud, on sait que le passage du sujet d'une position passive à une position active dans le fantasme, marqué par le refoulement et le sentiment de culpabilité, est une façon de masquer la jouissance associée à la position passive du sujet. Le sentiment de culpabilité qui s'ensuit, selon Freud, dérive des désirs inconscients et est légitimé par leur persistance. Il faut par-dessus tout rattacher le sentiment de culpabilité de la victime à la jouissance générée par la situation traumatique, à ce qui est vécu inconsciemment comme la réalisation d'un fantasme. Comme l'a observé Ferenczi, ce sentiment de culpabilité est aussi l'expression de l'introjection du sentiment de culpabilité de l'adulte. La peur paralysante qui oblige l'enfant à se soumettre à la volonté de l'agresseur, à deviner ses poussées de désir, le force à "suivre ces désirs en s'identifiant totalement

²⁰

Freud, *Der Mann Moses und die monotheistische Religion*, op.cit,p 178

avec l'agresseur" ²¹. Si un tel processus mimétique permet en fait une réappropriation active et la réévaluation d'une passivité intolérable, il souligne l'intimité, l'échange avec la jouissance de l'agresseur, l'intériorisation des traits qui le caractérisent.

Toute l'histoire de la psychanalyse confirme que le traumatisme, avec son silence, sa culpabilité et son insistance fonctionne comme un pôle d'attraction, comme une source intarissable de séduction dans la vie du patient. Le rapport entre traumatisme, jouissance et répétition le confirme manifestement. Néanmoins, souvent, dans l'expérience clinique, l'insistance avec laquelle le traumatisme magnétise le sujet dans son opacité et son silence a une fonction particulière : elle voile une autre agression qui lui est logiquement associée²². Je pense, par exemple, à un enfant séduit à maintes reprises par un oncle durant les périodes d'alcoolisme de sa mère, à un garçon torturé pour qu'il dévoile les mouvements et les activités militantes de son père, ou à une fillette sauvagement battue par sa grand-mère à qui sa mère l'avait confiée pour l'élever - sa mère n'ayant pas de place à la maison pour elle, fruit d'une liaison illégitime au sein d'un mariage légal.

Les traces invisibles des mains de l'oncle, les cicatrices indicibles laissées par les sévices, les os brisés par la grand-mère, tout cela voile une autre blessure que le silence conspire à tenir à distance : la position occupée par le désir de celui ou celle qui n'a pas empêché que ces agressions puissent avoir lieu. Quel est le désir du père absent, quel est le désir de la mère alcoolique ou négligente dans les trames dont l'agression à l'enfant est l'effet ? Derrière la jouissance de l'agresseur, il y a une autre jouissance en question. Et quand, comme c'est souvent le cas, la révélation du secret de l'enfant à un confident n'est accueillie que par un refus de croître ou d'écouter, une nouvelle agression s'ajoute aux précédentes et met en question le rôle que le confident joue dans la trame dont il fait partie. A cet égard, on peut se demander si l'opacité persistante d'un événement traumatique dans le traitement n'indique pas en fait une stagnation du travail analytique autour d'un traumatisme qui persiste précisément pour en voiler un autre. Cette stagnation sert de bouclier et de confirmation d'un réel inadmissible, dont dépend néanmoins l'existence du sujet, la place qu'il occupe dans le monde de l'Autre. Tout en distançant le non pensable, l'impossible à penser, elle garantit le retour de la répétition.

Pour dissiper l'opacité du traumatisme, il faut défaire les solidarités dont il est tissé, comprendre la place qu'il occupe dans la série de traumatismes individuels; simultanément il faut que le fantasme puisse s'articuler à la place de l'impensable, de l'inaudible. Si le traumatisme est la réalisation du fantasme, le fantasme préserve du traumatisme. Il fait fonction d'écran; d'écran face à ce qu'il y a de plus primaire dans la répétition. S'il apparaît en réponse à un point de rencontre avec le réel, c'est parce qu'il n'y a d'autre entrée dans le réel si ce n'est le fantasme. La nature

²¹ Ferenczi, Sandor, *Confusion des langues entre adultes et enfants*, 1932, Oeuvres Complètes, Psychanalyse n.4, Payot.

²² Comme Marcianne Blévis le remarque dans un article intitulé précisément "Un inceste peut en cacher un autre", on ne peut rompre le charme que les scènes d'inceste exercent sur le sujet "sans considérer les solidarités qui les tissent". Le silence d'un enfant à propos d'un inceste commis par le père est une façon de tenir la mère à distance de cet acte, dans la mesure où l'enfant "croit percevoir qu'elle y participe inconsciemment". In *Patio* n7, 1987, Edition de l'Éclat, p.33.

transcendante de sa structure semble dériver du fait qu'il est poste d'entrée; simultanément de sa proximité avec la marque, avec le chiffrage de la jouissance. En tant que réponse au vouloir énigmatique de l'Autre (*Che Vuoi ?*), il dessine une place pour le sujet chez l'Autre, une place où le sujet peut se reconnaître comme désirant et passer en un "battement à éclipse"²³ dans son objet. En ce sens, il facilite l'articulation du passage du trou, du *trou-matisme*, du réel maternel à l'inconscient du sujet.

Freud montre comment à travers le désir, à travers l'investissement pulsionnel, le sujet trouve le moyen de répondre à ce qui l'atteint comme traumatique. En émergeant comme réinvestissement pulsionnel, le sexuel "préserve" de l'inouï, l'impact du réel. Dans ce contexte, cela vaut la peine de relever le problème clinique soulevé par les traumatismes causés par une agression directe à la dignité humaine, telles que les tortures physiques et morales. S'ils comportent, comme tous les traumatismes, l'abolition temporaire de la parole, les circonstances de leur apparition impliquent souvent l'extinction même de la parole. L'assaut à la cohésion narcissique du sujet suspend l'intégrité subjective, annule la qualité restauratrice de la libido. Face à l'extinction de la parole, à la déshumanisation dérivant de la soumission à un Autre écrasant, la question clinique qui se pose est de savoir comment retrouver un signifiant qui se fasse "passeur de l'esprit du langage"²⁴, qui redonne une voix, un son à l'humain. Il s'agira, là où c'est possible, de soutenir l'apparition affirmative d'un signifiant qui, en relançant le désir inconscient, remettra en marche le déchiffrement même du processus primaire et permettra au fantasme de s'articuler, de se fabriquer.

La clinique démontre que la transmission du silence mortel du traumatisme d'une génération à l'autre impose à celui qui y survit la production d'un fantasme là où insiste l'indicible de la vérité historique. Le chiffre qui ne trouve pas de déchiffrement possible dans les formations du processus primaire est condamné à être transmis.

Confirmant l'idée freudienne de la "sommation des traumatismes"²⁵, l'expérience clinique démontre que le traumatisme n'est jamais isolé, qu'il est toujours associé à un ensemble d'autres traumatismes remontant à la naissance et au-delà, traversant les générations. C'est précisément en tenant compte de cette série, de la place occupée par l'individu dans le réseau de relations qui définissent le caractère unique de sa vérité, que peut cesser la fascination exercée par un traumatisme particulier. Comme le démontrent les névroses dites traumatiques (les névroses causées à l'âge adulte par des chocs de types variés; névrose de guerre, par exemple), le traumatisme actuel qui déclenche la névrose donne une voix *nachträglich*, a posteriori, aux expériences traumatiques du passé, les condense et les subsume, rétablissant au présent leur potentiel perturbateur. Dernier et logiquement premier de la séquence des traumatismes, le traumatisme actuel devient une occasion, la première étape d'une construction.

²³François Baudry, *L'intime*, Edition de l'Eclat, Paris 1988, p30.

²⁴ Alain Didier-Weill, *Invocations*, Calmann-Levy, Paris 1998, p 80

²⁵ Freud, *Studien über Hysterie*, op. Cit, p. 242

Avec l'introduction du concept de vérité historique dans sa différenciation et sa relation dialectique avec la notion de réalité historique, Freud reprend et souligne les hypothèses émises à l'époque de la théorie de la séduction : l'actualisation du traumatisme implique une temporalité qui investit rétroactivement une inscription passée; l'avènement de la sexualité entretient un rapport structurel avec le vécu traumatique, une telle expérience étant nécessaire à la sexuation de l'être humain; la constitution du traumatisme en elle-même implique le refoulement et par conséquent le retour du refoulé. Dans l'optique du roman historique, Freud insiste sur le fait que le traumatisme invoque le traumatisme; que quelque chose correspondant à un premier marquage peut être supposé, postulé, seulement après-coup.

Par vérité, Freud entend le retour du passé (*Wiederkehr des Vergangenen*), de ce fragment de vérité (*ein Stückchen Wahrheit*) contenu dans l'enveloppe de la déformation. La notion de vérité historique n'éclipse pas celle de vérité matérielle. Elle indique plutôt l'enregistrement d'événements qui, dans leur spécificité, concernent la vérité du sujet, la singularité de l'histoire individuelle au sein de la réalité matérielle. Avec son concept de vérité historique, de noyau de vérité qui persiste dans le retour du refoulé, dans les manifestations du symptôme ou dans les hallucinations, Freud montre à quel point l'opposition philosophique du vrai et du faux est négligeable dans le domaine de la psychanalyse. Pour le sujet de la psychanalyse, un sujet divisé par la présence de l'inconscient, la notion de fausseté a un statut partiel : l'opposition du vrai et du faux émerge dans les constructions des pensées conscientes du processus secondaire, dans la logique causale qui est le produit de la censure; elle émerge comme symptôme. En fait, la psychanalyse a en commun avec l'univers du mythe une autre opposition : la vérité s'oppose à l'oubli.

La vérité historique rend compte d'un marquage. "Les psychanalyses des individus nous ont appris que leurs toutes premières impressions, reçues à une époque où l'enfant savait à peine parler, manifestent tôt ou tard des effets de caractère compulsif, sans toutefois qu'ils s'en souviennent de façon consciente". Et Freud ajoute: "Nous sommes en droit d'accepter la même chose pour les toutes premières expériences de l'humanité entière"²⁶.

Après ce qu'il nomme "une diversion" (*Umweg*) de toute une vie entre sciences naturelles, médecine et psychothérapie, Freud qualifie la dernière phase de son élaboration théorique de "développement régressif"²⁷, une progression et un retour. Ceci le ramène aux problèmes culturels qui l'avaient tant fasciné quand il n'était qu'un "jeune homme imberbe", les problèmes relatifs aux origines : les origines de la moralité et de la religion, par exemple. L'analogie entre psychologie individuelle et psychologie collective qui en dérive remet au premier plan la notion de traumatisme accompagnée de la logique temporelle psychique. Avec son mythe du meurtre du père primordial, Freud construit la scène du traumatisme primitif de l'humanité; ce faisant, il indique comment la relation entre la loi et le désir établit l'interdit (et par conséquent la perte)

²⁶ Freud, *Der Mann Moses und die monotheistische Religion*, op. Cit, p 238.

²⁷ Freud, *Nachschrift 1935 zur "Selbstdarstellung"*, 1935, GW, Fischer Verlag, vol XVI, p 32

comme condition de la civilisation. L'ordre symbolique et le signifiant paternel sont transmissibles à partir de la mort. De *Totem et Tabou* à *Moïse et le monothéisme*, le mythe du meurtre du père primordial représente la préséance de la loi sur la subjectivité. De même il représente le fait que l'inscription du traumatisme traverse les générations. Sous cet angle, la notion de vérité historique assume un rôle particulier. Elle rend compte d'une inscription qui commémore une rencontre avec le réel. Une certaine manifestation historique, une certaine manifestation individuelle représenteraient une version du processus de déchiffrement d'une impression inscrite dans un moment mythique, inaugural, hors temps, dans une autre scène, dont le temps de latence aurait solidifié la trace. Comme le précise Lacan, le mythe montre que la vérité a la structure de la fiction. La construction, l'hypothèse relative aux origines, révèle son affinité avec les *Urphantasiens*. Et comme Freud le dit, on ne peut progresser d'un pouce si ce n'est "en spéculant, en théorisant - j'allais dire en rêvant (*Phantasieren*) - en termes métapsychologiques"²⁸.

Dans l'introduction inédite au *Moïse*, datée du 9 août 1934, Freud explique que son roman historique n'a aucune valeur de réalité. Mais dire qu'il n'a aucune valeur de réalité ne signifie pas nier sa valeur de structure. La nature tripartite du *Moïse*, sa caractéristique lourde et répétitive, l'insistance et la précarité de la version, évoquent une temporalité logique propre à la causalité psychique. Freud insiste sur les difficultés extraordinaires qui ont accompagné la rédaction de cet étude, des doutes personnels et des obstacles extérieurs, à une période de sa vie où il était poursuivi à cause de ses idées et de sa race. Dans le *Moïse*, l'acte consacré au nom propre, au signifiant qui révèle son affinité avec la marque, est suivi de l'acte de la narration, de la production d'une nouvelle version; enfin vient l'acte de la reprise, l'acte de la production du mythe. Après une première et une deuxième hésitation, marquées par la publication des deux premiers essais dans un contexte politique pressant, arrive le moment de conclure. Avec l'audace de qui n'a que "peu ou rien à perdre", Freud rompt une résolution qu'il considère bien fondée et accepte la paternité de la partie finale du *Moïse* qu'il avait gardée. Le passage à Londres, l'exil, permet sa délivrance. Une *passé* permet la déclaration d'un acte de nomination renouvelé. Freud commente : je peux à nouveau parler, écrire, penser. Et si, indépendamment des bouleversements politiques, du changement de résidence et de la conviction sur les résultats, l'incertitude sur *Moïse* persiste, c'est parce qu'il se présente comme "une ballerine en équilibre sur la pointe d'un pied"²⁹.

Il est intéressant de constater que avec la notion de vérité historique, Freud en arrive à partager et célébrer la condition de l'artiste, donnant de l'art une image déhiscente, bien différente de l'image sédatrice des publications remontant à vingt ans auparavant. L'art livre passage à l'hazard, à la rencontre du réel. Plus les éléments concernant une tradition sont flous et imprécis, plus l'artiste "est libre de combler les vides du souvenir au gré de sa fantaisie"³⁰. Et ce travail de

²⁸ Freud, *Die endliche und die unendliche Analyse* 1937, GW, Ficher Verlag, vol XVI, p 69

²⁹ Freud, *Der Mann Moses und die monotheistische Religion*, Op. Cit p. 160

³⁰ Freud, *ibidem*, p176. Il me semble qu'en suivant le fil du temps psychique et du fantasme dans l'oeuvre freudienne ainsi que l'expérience de la *passé* représentée par la composition du *Moïse*, Freud met en lumière l'existence d'une relation entre la psychanalyse et l'art bien plus proche de la pulsion invoquante - magistralement

fantaisie, qui permet au poète de devenir le porte-parole , dans la fiction, de l'insistance d'un chiffre dépourvu de sens, relance le travail du signifiant face au silence de ce qui ne peut être symbolisé.

14

@ Paola Mieli
Mai 2000